

## PORTRAIT D'UNE FEMME SANS NORME DANS UN CANADA TRADITIONNALISTE



Anaïs Barbeau-Lavalette, écrivaine-cinéaste n'est pratiquement pas connue en France mais elle est très célèbre au Québec, au Canada. Elle est née en 1979 et est la fille de Manon Barbeau, cinéaste

de documentaires canadiens dont la plupart ont été plusieurs fois primés et de Philippe Lavalette, directeur de la photographie et réalisateur d'origine française établi au Québec.

*La femme qui fuit* a reçu plusieurs récompenses : Prix des libraires du Québec 2016, Prix France-Québec, Grand Prix du livre de Montréal et en 2017 le Prix des lecteurs. Le livre de Poche a eu la bonne idée d'acheter les droits de ce roman qui en France était passé inaperçu. Il paraît donc directement en petit format.

Anaïs Barbeau-Lavalette nous livre un portrait bouleversant de sa grand-mère maternelle qu'elle n'a vue que trois fois. A sa naissance : «*la première fois que tu m'as vue, j'avais une heure*». La seconde fois à l'âge de dix ans. A vingt-six ans, elle va avec sa mère à Ottawa, voir cette

étrange grand-mère. Visite sans effusions. La vieille dame, peu sympathique, ne fait pas de réels efforts pour les apprivoiser. Et dans l'heure qui suit, elle rappelle sa fille Manon (la mère d'Anaïs) pour lui dire qu'elle ne veut plus jamais les revoir. Anaïs écrit alors : «*Je te déteste, j'aurais dû te le dire quand j'étais en face de toi*».

Pourquoi ? Elle a abandonné sa mère Manon qui avait à peine trois ans et son petit frère François âgé d'un an et demi. Manon a beaucoup souffert de cet abandon, allant jusqu'à faire un documentaire sur *Les enfants du refus global* qui, comme elle, ont souffert de l'absence de leurs parents. Pourtant quelques jours avant sa mort, cette grand-mère apparemment indigne rédige un testament pour y inscrire les noms de ses enfants et petits-enfants. Anaïs et sa mère vont vider l'appartement de cette femme marginale pour son époque. L'auteure y découvre sa garde-robe «*Je ne peux m'empêcher de plonger dans les tissus. L'odeur habituellement raconte tant*». Elle trouve des livres bouddhistes, des poèmes, des journaux gardés, des lettres et surtout une photo de 1961 où l'on peut voir un autobus en flammes dans l'Alabama et aux côtés de jeunes Noirs rescapés des flammes, une jeune femme qui lui ressemble : c'est Suzanne. «*Il fallait que tu meures pour que je commence à m'intéresser à toi*».

Anaïs et Manon ont engagé une détective pour reconstituer la vie de cette étrange femme. Elle va donc écrire ce livre à partir des indices dégagés, après avoir demandé la permission à sa mère et à son grand-père, Marcel Barbeau, mort en 2016.

Son nom est Suzanne Meloche et elle est née en 1926 à Ottawa. A cette époque le Canada est frappé par la crise et des conditions économiques épouvantables. Le père de Suzanne perd son emploi de professeur. Le pays invente des emplois en «*trompe l'œil*» pour occuper les gens. Le professeur devient cueilleur de pissenlits... !!

A trente-trois ans, la mère de Suzanne, Claudia, a déjà six enfants. Avant ses grossesses, elle jouait merveilleusement bien du piano mais la musique n'a plus sa place... En 1932 est créé le premier centre de planification familiale pour aider ces femmes à ne pas avoir une douzaine d'enfants... sauf que la directrice finit en prison parce que c'est interdit. C'est l'époque du Premier ministre québécois, Maurice Duplessis, un défenseur des valeurs traditionnelles. La condition de la femme est épouvantable, sa seule place est à la maison ! Après avoir eu six enfants, et malgré la pression du gouvernement, Claudia choisira de dormir dans le couloir de leur maison pour éviter de nouvelles grossesses. Elle appartient à cette lignée de femmes qui subissent le poids des aliénations domestiques et religieuses.

A la fin de son adolescence, Suzanne part participer à un concours oratoire à Montréal où elle fait la connaissance de Claude Gavreau, poète, dramaturge, peintre et critique d'art libertaire québécois et du groupe des Automatistes. Elle épouse le peintre Marcel Barbeau, né en 1925, cosignataire du groupe automatiste. C'est d'abord la vie de bohème.

Suzanne est assoiffée de liberté, elle est peintre, poète et l'auteur des *Aurores fulminantes*, poème saturnien aux couleurs surréalistes : «*Farandole émue sous la feuillée. Douce danse érosive. Capture coupée à l'anneau de ma main. Dort la blessure du soir. (...)*». Anaïs nous dresse le portrait d'une femme militante, contestataire, indépendante, provocatrice. Elle fréquente de nombreux personnages historiquement connus au Québec. Quand Marcel Barbeau s'exile pour pratiquer son art et qu'elle comprend qu'elle est devenue «*celle qui attend*», elle fuit. Elle vit en Gaspésie, à Londres, à New-York, abandonnant son mari et ses enfants. Une fuite constante s'ensuit à travers le monde. Elle se coupe systématiquement de ses racines. Elle s'échappe aussi loin de ses nombreux amants qu'elle aime pourtant sans retenue. Elle veut être entièrement libre à une époque qui ne le lui permet pas. C'est une femme intéressante qui ne peut laisser aucun lecteur indifférent : on l'aime ou on la déteste... En ce qui me concerne, je n'ai pas toujours compris les motivations profondes de cette grand-mère. Pourquoi ce besoin de liberté qui a, toute sa vie, provoqué la fuite en avant de cette femme révoltante et révoltée, mystérieuse et insaisissable ? Faut-il être totalement libre pour créer et abandonner ses enfants ?

Mais ce livre m'a donné envie de me plonger dans l'histoire du Québec. Je suis allée à la bibliothèque du Centre Georges Pompidou où j'ai pu lire le *Manifeste du Refus global*, quelques écrits des Automatistes comme *L'ombre sur le cerceau* de Claude Gavreau, ou *La danse et l'espoir* de Françoise Sullivan et regarder leurs tableaux fortement influencés par les Surréalistes.

En août 1948, Paul-Emile Borduas publie

ce manifeste virulent, *Le Refus global* à portée sociale autant qu'esthétique. Les quinze artistes signataires tentent une rupture avec la société traditionnelle québécoise pour favoriser la création et la liberté. Ce manifeste rejette totalement les normes et les valeurs de la vie sociale, artistiques et psychologiques de l'époque. C'est une révolte ouverte contre l'enseignement officiel et une attaque de la civilisation bourgeoise et de l'ordre établi. Dans le Québec des années quarante, rien n'a changé par rapport à la société d'autrefois. L'Église est toujours aussi traditionaliste et a une influence politique et culturelle prépondérante. Ce manifeste est un véritable coup de tonnerre. Un mois n'est pas écoulé que les autorités ripostent : le quatre septembre, par ordre ministériel, Borduas est expulsé de l'École du meuble. Sept femmes ont signé *Le Refus global* mais Suzanne Meloche n'aurait pas signé, plus pour des raisons personnelles qu'idéologiques. En effet, Borduas a décidé d'ajouter quelques manuscrits au texte mais il n'y inclura aucun écrit de Suzanne.

«*Automatisme ? Plus exactement soumission avantageuse aux sollicitations de la spontanéité, de l'indiscipline picturale, du hasard technique, du romantisme du pinceau, des débordements du lyrisme*». Sur cette définition de Léon Degand, la petite Galerie du Luxembourg inaugure le 20 juin 1947, une exposition consacrée à cinq jeunes peintres canadiens-français groupés autour de Paul-Émile Borduas. Les œuvres automatistes ont pour la plupart été conservées soit par les artistes eux-mêmes, du moins celles qui ont échappé à la destruction, soit par des amateurs qui ont encouragé les peintres automatistes au risque de subir les mêmes sarcasmes que les artistes.

Les élites québécoises et une grande fraction

de sa population définissent le Québec comme un pays catholique si on se fie au taux très élevé de la pratique religieuse ; et français car la majorité parle encore un idiome ancestral dans la vie quotidienne. Dans les années quarante, les prêtres ont toujours la même autorité ; l'état règne au nom d'idéologies qui ont perdu toute vitalité.

L'automatisme (nom que leur donna un chroniqueur du Quartier Latin Tancrède Marsil) n'aura vécu que peu d'années. Mais, de haute lutte, en ce peu de temps, la peinture canadienne-française a conquis son droit à exister.

Grâce à ce livre, j'ai aussi eu envie d'aller voir le film de Spike Lee : *Blackkkklansman* : j'ai infiltré le Ku Klux Klan ou *Opération infiltration au Québec*. Un chef-d'œuvre !

Ce livre, *La femme qui fuit*, est bien écrit, à la deuxième personne du singulier, au présent de l'indicatif, comme un dialogue imaginaire entre la petite-fille et sa grand-mère. Le texte se découpe en chapitres très courts et en grandes dates correspondant à des étapes de la vie de Suzanne Meloche. «*Ca ferait un film de Xavier Nolan absolument extraordinaire*», nous dit Olivia de Lamberterie, critique littéraire, et elle a raison...

Suzanne Meloche est morte le 23 décembre 2009, «*enveloppée dans sa robe de chambre blanche*».

**Jacky MORELLE**

«*LA FEMME QUI FUIT*» :  
Anais BARBEAU-LAVALETTE :  
*Le Livre de Poche. 380 pages. 7,60 euros*